



# J'ai vu...



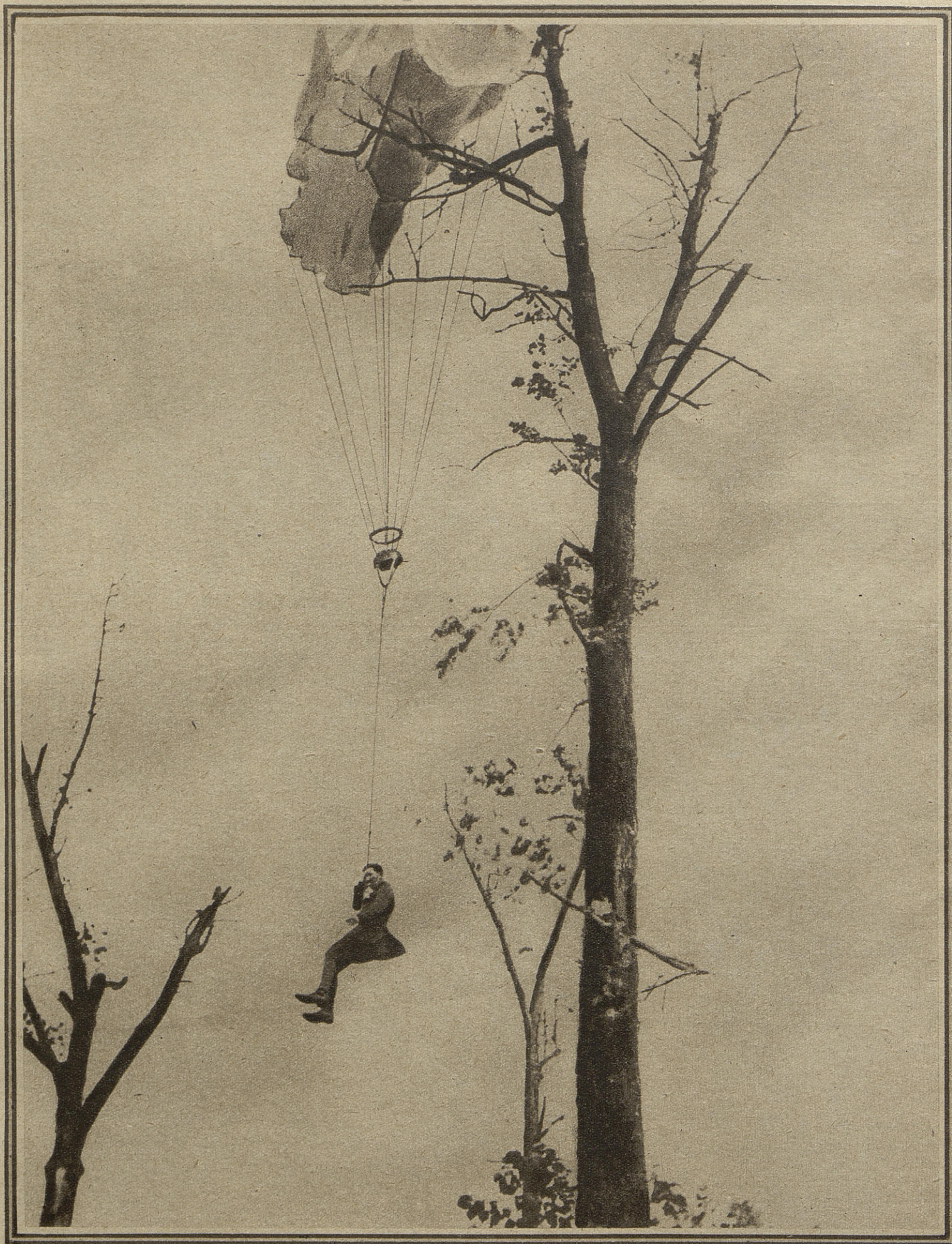
LES SOLDATS DE L'ARMÉE POLONAISE QUI VONT SE BATTRE AUX COTÉS DE CEUX DE L'ENTENTE RECEVRONT LEUR DRAPEAU LE 15 OCTOBRE AUX INVALIDES

Fopht



*J'ai vu.*

UN AÉRONAUTE QUI L'ÉCHAPPE BELLE : L'ARBRE MIRACULEUX



C'était au plus fort de la bataille des Flandres que la saucisse d'où l'observateur — que l'on voit ici suspendu — surveillait sur la route de Menin le tir des batteries allemandes, reçut d'un foker qui la survolait une fusée incendiaire. L'enveloppe prit feu. L'aéronaute muni de son parachute bondit hors de la nacelle, mais l'appareil

fonctionnait mal et déjà l'homme, à moitié étouffé par sa chute vertigineuse, perdait la conscience des choses lorsque, par un hasard miraculeux, les fils du parachute s'emmêlèrent dans les branches d'un arbre. L'observateur était sauvé. On le voit ici qui, après avoir repris l'équilibre, regarde avec stupéfaction le paysage qui l'environne.



## J'ai vu.

lieu de cette nature qui flattait sa misanthropie.

Très riche, Joseph Krühl ne vivait que des minutes imaginaires et plus spécialement le passé. Il semblait ignorer le temps présent et s'intéressait peu à l'avenir.

Pour tous ceux qui l'approchaient, il apparaissait comme un homme d'exception, une sorte de misanthrope bienveillant, d'une érudition curieuse et d'une sensibilité souvent malade.

Sa fortune lui aurait permis largement de s'installer dans une fastueuse villa du Pouldu, de Pont-Aven ou de Concarneau. Il préférait la médiocrité colorée des auberges à matelots, la mélancolie des promenades sur la lande, la joie sensuelle des pardons, les orgies de cidre doux, au retour des bonnes journées de pêche.

Krühl lisait beaucoup. Dans sa petite chambre donnant sur la jetée, il avait réuni quelques volumes relatant les hauts faits des pirates, de ces gentilshommes de fortune dont le pavillon noir symbolique hantait ses insomnies.

Il recherchait les traces d'un passé si rare sur les figures hâlées des matelots thoniers venus de Groix ou de Concarneau.

Un élégant dundee tendant ses deux lignes comme des bras ouverts le plongeait dans le désordre pittoresque de ses réminiscences les plus inattendues.

Cet homme d'une honnêteté scrupuleuse n'était honnête que dans ses rapports avec la vie moderne et son entourage; en réalité, il se plaisait à revivre les temps anciens avec une âme de parfait bandit, dans un abandon ingénu de sa personnalité réelle.

En pratique, Joseph Krühl était le plus brave homme de la terre; en imagination, il aspirait à égaler les exploits d'un Rackam ou d'un Morgan.

Les distractions que la côte pouvait lui offrir se montraient suffisantes dans ces conditions.

Grand buveur, il tenait tête aux Bretons les plus réputés et sa plus grande joie était de passer pour un être énigmatique aux yeux des étrangers qui venaient chercher chaque année les plaisirs congrus qu'il est normal de demander à une petite plage sans prétention.

En temps ordinaire et durant les mois de belle saison, l'hôtel Plœdac recevait une dizaine de clients, pour la plupart des artistes peintres, leurs amies et leurs modèles.

Krühl vivait à l'aise au milieu de cette colonie. Les jeunes femmes en jupes blanches et en chandail aux couleurs éclatantes l'appelaient « mon oncle ».

Quand l'hiver venait draper ses ciels de désolation sur le paysage familier, Joseph Krühl n'abandonnait pas l'hôtel Plœdac. Il vivait devant la grande cheminée, avec ses livres, son chat Rackam, M<sup>me</sup> Plœdac et la jeune servante Adrienne.

Les ouvrages d'Oxmoelin, du capitaine Johnson, de Whitehead et de quelques autres auteurs opéraient alors en toute sécurité dans le cerveau de Joseph Krühl, comme les romans de chevalerie avaient opéré sur l'ingénieur gentilhomme de la Manche.

Le vieux peintre Désiré Pointe, confidant de ses divagations, l'aidait à cultiver ses extravagances.

Pour Krühl il rééditait la silhouette si souvent méditée d'un gentilhomme de fortune selon les plus pures traditions de l'espèce.

Désiré Pointe était grand, mince, d'œil vif et de teint coloré. Vêtu d'un complet de chasse en toile goudronnée, guêtré comme un peintre de la génération de Barbizon, à soixante-dix ans il arpentait la côte, la pipe à la bouche et le pen-bas à la main.

— Vous êtes épatant, mon cher Pointe, disait Krühl. Savez-vous que vous seriez tout à fait remarquable pendu à la grande vergue d'une goélette, baigné dans la lumière aveuglante d'une belle matinée tropicale?

— Vous avez des idées remarquablement idiotes, répondait Pointe que cette supposition vexait.

Pointe cependant recherchait le commerce de Joseph Krühl, tout simplement parce que le Hollandais était riche et que la pauvreté du vieux peintre s'accommodait on ne peut mieux de cette différence de situation.

Désiré se vengeait d'ailleurs des écarts d'imagination de Krühl en le débinant adroitement chez la petite Marie-Anne, qui tenait un cabaret sur la route de Moëlan.



Joseph Krühl était un fort gaillard d'une cinquantaine d'années.

— Il est complètement piqué, confiait-il à bébé Salé, son compagnon de bouteille. Ses bouquins le rendent complètement marteau. Hier encore il bourrait le crâne à la bonne de la mère Plœdac, la petite Adrienne, avec des histoires d'équipage révolté. La mère Plœdac en avait la tête retournée. Il est fatigant. Pendant l'été, ça va encore, je le repasse aux Parisiens. Mais l'hiver, c'est moi qui le prend pour moi toute la journée et une partie de la nuit. Quand il ne me voit pas il ne sait quoi faire. Hier encore il m'a poursuivi jusqu'à Belon.



Boutron était sur le seuil de sa porte.

C'est Boutron qui me l'a dit. Tiens, le voilà.

Au tournant du raidillon qui accédait au cabaret de la petite Marie-Anne, la belle Bretonne, Joseph Krühl, dans son attitude familière, la pipe à la bouche et les mains derrière le dos, contemplant la mer.

— Hé, Krühl! Un petit tafia?  
— Tiens, c'est toi, Pointe, je te cherchais, mon cher.

Il entra dans le cabaret, serra le main à bébé Salé, pinça le menton à Marie-Anne.

— Je te cherchais, mon vieux.

— Quoi, dit Pointe en bourrant sa pipe avec le tabac de Krühl, le capitaine Flint a-t-il hissé le pavillon noir sur la barque au père Palourde?

— Ne fais pas le rigolo, mon vieux, tu ferais pleurer Marie-Anne. Il y a mieux pour une fois. Il paraît qu'on attend pour demain un voyageur, un nouvel hôte à l'auberge Plœdac! Voilà.

Désiré Pointe explosa :

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici, cet idiot? On était à peu près tranquille. Si tout le monde commence à rappliquer ici, ça va être propre. Qu'est-ce que c'est que ce gars-là?

— C'est un Monsieur très bien, dit Marie-Anne. Je l'ai vu hier à Moëlan, chez Plœdac. Il est descendu là. Comme il voulait trouver une chambre au bord de la mer, je lui ai dit de venir jusqu'ici, qu'il trouverait une chambre chez M<sup>me</sup> Plœdac et qu'il serait bien nourri.

— Tu ne pouvais pas te taire? grommela Pointe?

— Et pourquoi? répondit Marie-Anne d'une voix aiguë. C'est-y vous qui m'apporterez de l'argent pour envoyer à mon homme qu'est à Salonique? Non, mais des fois! Un client de plus n'est pas de trop en ce moment. M. Krühl est bien plus gentil que vous.

Bébé Salé tenait son verre à deux mains, clignait de l'œil avec intelligence et sifflait de jubilation devant la tourné en perspective. Krühl commanda du cidre et Marie-Anne prit un verre d'anisette.

— Comment est-il ce gars-là, enfin? demanda le Hollandais.

Bébé Salé, clignant de l'œil, indiqua avec des gestes, car il ne parlait que par signes, la hauteur, la largeur, le volume de l'inconnu.

— Ah! ah! fit Marie-Anne. Il n'est pas si petit que cela. Il est de la taille au père Palourde.

— C'est ce que je vois, dit Krühl, c'est encore un grenadier qui peut passer sous un petit banc sans baisser la tête.

— Quelle chambre va-t-on lui donner? demanda Pointe.

— Je ne sais pas.

Désiré Pointe s'inquiétait visiblement. Bébé Salé, qui ne manquait pas d'a-propos, fit le geste de vider un seau d'eau sale par la porte. Pointe comprit l'allusion, mais n'insista pas.

La situation était claire. Depuis la déclaration de guerre, c'est-à-dire deux ans passés, il n'avait pas versé un centime à la mère Plœdac sous le prétexte répété qu'il n'avait pas de monnaie. L'arrivée de cet étranger l'induisait à penser que M<sup>me</sup> Plœdac n'hésiterait pas à donner sa chambre, pour le reléguer, lui Désiré Pointe, dans la petite chambre du grenier.

— Cette guerre ne finira jamais! gémit-il en forme de conclusion.

— En résumé, le type arrive demain matin. Je n'ai rien dit à M<sup>me</sup> Plœdac; mais elle aurait pu me demander un avis. Je suis un client qui peut compter pour deux. J'aurais dû louer votre chambre, Pointe. Vous seriez tranquille et moi aussi. Maintenant il est trop tard.

Bébé Salé proposa une manille. Marie-Anne apporta les cartes.

— Quand achèteras-tu un autre jeu? bougonna Pointe en étalant les cartes sur la table. Tu pourrais faire la soupe aux cochons avec ces cartes.

— Quand vous me donnerez de l'argent, Monsieur Pointe, riposta la fille.

— Petite coquette, fit Krühl en coupant.

Les trois hommes jouèrent jusqu'à la tombée de la nuit, selon les rites. Krühl injuria savamment Pointe, qui laissa tomber ses sarcasmes sur la tête hilare de bébé Salé.

(A suivre.)

PIERRE MAC ORLAN



Rackam.





A gauche : le héros du raid Turin-Londres

Le capitaine Laureati porté en triomphe par des aviateurs britanniques.

A sa descente d'appareil, l'aviateur est félicité par ses compatriotes.

C'est en 7 heures 20 minutes que le capitaine Laureati, de l'aviation italienne, accomplit son merveilleux exploit. Parti de Turin le 25 septembre à 7 heures 28, il arrive à 14 heures 50 à Houslow, près de Londres, ayant ainsi parcouru une distance de 1.050 kilomètres sans atterrir. Le capitaine apportait au roi George une lettre autographe du roi d'Italie. A sa descente de l'appareil, le valeureux aviateur fut porté en triomphe par les "as" britanniques et chaleureusement fêté par une foule enthousiaste. Il se promet, dit-on, de faire les raids Turin-Vienne ou Milan-Munich et retour. Mais cette fois il emporterait avec lui des bombes incendiaires et non pas des messages d'amitié.

VÊTEMENTS draperie anglaise et tous articles **SPORTS**  
A prix réduits. — CATALOGUE GRATIS  
**ELIMS PIERRE** 10, Fg. Montmartre  
162, Avenue Malakoff  
SAC GRATIS A TOUT ACHETEUR DE 10 FRANCS  
**FORCES INCONNUES**  
Avec la **RAYONNANTE**, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel. Paris son livre N° 26. GRATIS.

Que s'est-il passé à Charleroi ?

VIENT DE PARAITRE

## L'Énigme de CHARLEROI

par **GABRIEL HANOTAUX**  
de l'Académie Française

Un volume in-16, 128 pages, 4 cartes  
PRIX : 1 fr. 50

EN VENTE PARTOUT **Que s'est-il passé à la bataille de Charleroi ?**

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
30, Rue de Provence — Paris

# CAPVERN

(HAUTES-PYRÉNÉES)

A 15 heures de Paris, à 10 heures de Bordeaux, à 2 heures de Toulouse, à proximité de Bayonne, de Luchon et de Lourdes

Station célèbre de vieille date pour la grande efficacité de ses eaux — N'a pas de similaire.  
— Eau de table non gazeuse, légère et digestive, d'un goût agréable, ne troublant pas le vin.

**ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE**

Saison du 1<sup>er</sup> Mai au 31 Octobre

NOUVEAU CONCESSIONNAIRE

Améliorations considérables. Nouvelles et luxueuses installations avec tout le confort moderne.

EXPORTATION IMPORTANTE D'EAU en BOUTEILLES toute L'ANNÉE

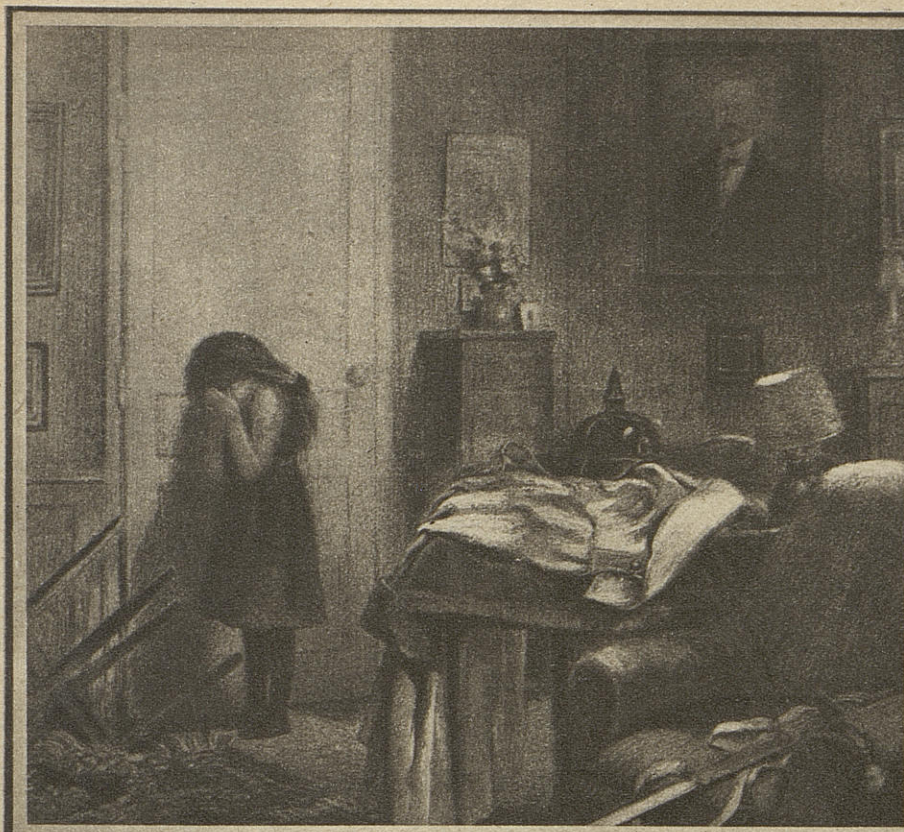
**EAUX CALCIQUES** — Température 24°

DIURÉTIQUES, LAXATIVES, DÉURATIVES, RÉSOLOGIQUES, TONIQUES ET RECONSTITUANTES

Souverains dans : Gravelle urinaire et Coliques néphrétiques, Gravelle biliaire et Coliques hépatiques. Affections des Reins, de la Vessie, des Voies urinaires, Engorgements du Foie et des Voies biliaires, Goutte, Diabète, Affections rhumatismales et arthriques, Affections de l'Estomac, de l'Intestin, du Foie et des Voies biliaires, États hémorroïdaires. Affections de la matrice Troubles de la menstruation (Étouffements et Vapeurs, Age critique). Anémies diverses. États nerveux divers. Neurasthénie

HOTELS DE PREMIER ORDRE





— « Ma maman !... »

(Dessin d'Abel Faivre.)



**PARTOUT... ET EN ARGENTINE**  
— Ne pas laisser de traces, tout est là!

(Dessin d'Abel Faivre.)



**LA REPRISE DU FORT DE DOUAUMONT**  
L'attaque française favorisée par un temps brumeux (communiqué allemand du 26 octobre 1916).

... Et la brume se dissipa.

(Dessin de Forain.)

# ORDRE À LA POPULATION LIÉGEOISE

La population d'Andenne, après avoir témoigné des intentions pacifiques à l'égard de nos troupes, les a attaquées de la façon la plus traîtresse. Avec mon autorisation, le général qui commandait ces troupes a mis la ville en cendres et a fait fusiller 110 personnes.

Je porte ce fait à la connaissance de la Ville de Liège pour que ses habitants sachent à quel sort ils peuvent s'attendre s'ils prennent une attitude semblable.

Liège, le 22 Août 1914

Général von BULOW.

## SOUVENEZ-VOUS !

Villes incendiées et pillées, habitants fusillés, brûlés vifs ou déportés, vieillards, femmes et enfants martyrisés, prisonniers et blessés massacrés, toutes ces abominations de la Kultur doivent être commémorées pour former l'âme des enfants français. Après la guerre, le commis voyageur boche pourrait-il venir, avec un sourire obséquieux sur les lèvres, proposer sa kamelote à ceux qu'il fit orphelin lorsqu'il portait l'uniforme abhorré? Plus que jamais il faut mettre et maintenir en pleine clarté, à l'abri de tout oubli, les atrocités de la guerre abominable. C'est ce qu'ont voulu et réalisé les fondateurs de la Ligue qui s'est donnée pour mission de perpétuer le souvenir des crimes allemands et dont l'exposition qui a lieu actuellement crie impérieusement mieux que des écrits: «Souvenez-vous!»



L'affiche de Lucien Jonas pour l'exposition de Souvenez-vous





**AU CINÉMA : LE PORTRAIT DE GUYNEMER PASSE SUR L'ÉCRAN. — L'HOMMAGE DE LA FOULE AU HÉROS DISPARU**

Ceci n'est pas une imagination d'artiste, mais une chose vue. Lorsque la disparition du plus vaillant de nos soldats fût, hélas ! confirmée, le 26 septembre, par un communiqué officiel, dans la soirée, les specta-

teurs demandèrent, dans tous les grands cinémas, que son portrait fût projeté sur l'écran. Et dès que parurent à la lumière les traits charmants de ce visage d'adolescent, ce sourire d'une grâce si juvénile, ce

regard droit, profond, qui contrastait avec la douceur élégante de sa personne — et que nul ennemi ne vit sans pâlir, — d'un seul élan tous les spectateurs se levèrent. Et les têtes se courbèrent pour saluer

Guynemer, le jeune héros de tant de prodigieux exploits, capitaine et officier de la Légion d'honneur à vingt-deux ans, dont le nom appartient à l'Histoire et qui doit figurer sur les tables de marbre du Panthéon.



# DU SANG DANS LA MER <sup>(1)</sup>

Roman inédit par GÉRARD BAUER

Nous revenons... Vous ne pouvez savoir, Maria, la joie forte et pleine que je ressens à écrire ces mots : nous revenons. Chaque tour d'hélice me rapproche de vous. Je pense à tout moment que je vais vous revoir et cela me remplit d'une émotion que ne puis décrire. C'est que je vous aime ; je vous aime tellement que l'amour que je ressens pour vous abolit en moi presque tous les autres sentiments. Je perdrais même jusqu'à la conscience de mon devoir s'il n'était si impérieux, s'il ne s'imposait de lui-même dans tous les instants. Et c'est un devoir bien cruel.

Hartig est toujours le même, réservé, froid, impérieux. Il trouve sans doute que je suis un second un peu mou. L'autre jour il m'a appelé un rêveur, avec quelque mépris dans la voix. Un rêveur... oui... Peut-être... Et si je le suis vraiment je suis fier de l'être... C'est une manière d'injure chez ces théoriciens de la force de vous nommer un rêveur ou bien un intellectuel... C'est ainsi qu'ils appellent Rolls : Un intellectuel. Ils mettent une intention péjorative dans ces termes qui sont très honorables... Ce n'est pas parce que la force triomphe en ce moment que je renierai mes Dieux... Et vous me comprendrez, Maria, vous qui êtes sensible et douce et humaine... J'éprouverai tant que je vivrai plus d'émotion à voir un souvenir de Goethe que l'épée de Blücher, et tant que je vivrai je rêverai quand, sur la place calme et vétuste de Nuremberg, je passerai devant la maison de Dürer... Après la guerre, Maria, nous ferons de ces pieux pèlerinages, de ces excursions de rêve — qui exciteraient la pitié méprisante d'Hartig... Oui, nous irons à Nuremberg rechercher, dans la ville enchantée, l'inspiration de la *Melancholia* et nous irons contempler à Bonn la petite chambre où Beethoven enfant sentait monter en lui les premiers bégaiements du génie. Quand la guerre sera finie... J'écris cette pensée sans réfléchir à ce qu'elle comporte d'inconnu, d'incertitude, de douleurs... Peut-être sera-t-elle finie pour moi dans quelques minutes ou dans quelques jours... Mais aujourd'hui, je ne veux pas songer à une si triste éventualité... Je me rapproche de vous... Je suis heureux comme un enfant et j'espère avec la confiance de la jeunesse...

Un autre jour...

Hier matin, après avoir tracé quelques

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Chargé par la police secrète de surveiller les agissements des officiers de la marine allemande, une jeune femme, Maria Lesser, avait dénoncé le lieutenant de vaisseau d'origine polonaise Levinski comme témoignant une vive répugnance contre les procédés de guerre sous-marine. Et pour le guérir de cette répugnance, Levinski est embarqué comme second à bord d'un sous-mersible, l'U-51, que commande un hobereau prussien, von Hartig, qu'il déteste profondément et qui de plus a été jadis l'amant de Maria Lesser. Or, Maria Lesser, aimée par Levinski qui durant la croisière du sous-marin ne cesse de lui envoyer le journal de sa vie, est complètement gagnée par cette affection et, écartée par la besogne infâme qu'elle accomplit, elle veut rompre avec son passé. Elle fait part de sa décision à von Richter, le chef du service d'espionnage celui-ci refuse obstinément sa démission, la menace si elle persiste dans son projet, de tout révéler de sa vie au lieutenant Levinski. Cependant l'U-51 poursuit sa croisière fertile en incidents de route : torpillages, pièges évités, etc. Le voici sur les côtes d'Espagne où, dans une anse déserte, il reçoit, de nuit, la visite d'un des agents que les Prussiens entretiennent dans le golfe de Biscaye pour leurs tristes besognes.

lignes à votre intention sur ce cahier, je me suis absenté de ma chambre pour une question de service. J'y suis rentré brusquement quelques moments après, et j'ai trouvé mon ordonnance — ce garçon qui m'a été proposé par Hartig au début de notre voyage — qui lisait ces notes. Il a été tout confus. Je l'ai interpellé.

— Qu'est-ce que tu fais là? lui ai-je demandé d'une voix sévère.

Il avait refermé le cahier, rapidement, lorsque j'entrais... Mais j'avais eu le temps de voir son geste. D'ailleurs, quand j'avais quitté ma chambre, j'avais rangé ce journal dans le petit meuble qui est au-dessus de ma table. Il m'a répondu :

— Lieutenant... je ne fais rien.

— Veux-tu ne pas mentir... Tu lisais un cahier où j'écris mon journal.

— Je l'essayais... lieutenant.

— Tu mens encore... Tu l'as pris là où il était rangé... Je t'ai vu d'ailleurs...

Il ne disait plus rien, se rendant compte qu'il était inutile de nier davantage... Il baisait la tête, attendant mes reproches et la punition que je lui infligerais... Je demeurai silencieux quelques secondes, regardant cet indiscret... J'eus scrupule à le punir.

— Ce que tu as fait est indigne d'un soldat. C'est l'acte d'un homme sans honneur... Je devrais te punir... Je ne le fais pas parce que jusqu'à ce jour tu m'as servi avec dévouement ; mais si je te surprends une fois encore, je te renvoie en donnant au commandant la raison de ma détermination... Maintenant, tu peux partir...

Il quitta ma chambre, d'un air penaud. Un quart d'heure après, je sortais à mon tour et m'apprêtais à monter sur le pont. Je me hissais lentement à l'échelle qui y conduit, lorsqu'au moment de passer la tête j'entendis mon ordonnance qui parlait avec von Hartig.

— Le lieutenant m'a surpris au moment où je tirais le cahier.

— Tu es sûr qu'il t'a vu?

— Oui, commandant.

— Tu es un imbécile... Il t'a puni, j'espère?

— Non, mon commandant.

— Eh bien, moi, je le fais pour lui... Il ne fallait pas te faire prendre...

Je demeurais immobile sur l'échelle, à la fois douloureusement surpris et révolté de ce que je venais d'entendre. Ainsi ce petit misérable n'avait commis son acte qu'à l'instigation de von Hartig. J'étais espionné. On souhaitait de connaître, on voulait apprendre mes plus intimes pensées. Dans ce fuseau d'acier où nous vivons côte à côte, où il est impossible d'avoir la moindre vie secrète, où tous les gestes ont leur écho, où, pour ainsi écrire, on entend battre les cœurs, je m'étais construit une sorte de confessionnal, quelque chose à quoi je pusse livrer mes secrets. J'écris mes secrets... Je n'en ai qu'un : celui de vous aimer ; et c'est tout. Pour le reste, pour tout ce que je pense ou de sage ou de fou, je le dirai bien haut comme je le pense... Et ce tabernacle sacré, quel qu'un a voulu savoir ce qu'il contenait et l'a fait violer... Je n'avais nulle sympathie pour Hartig. Je vous l'ai dit, cet homme n'a jamais été mon camarade et il ne pouvait pas le devenir. Tout nous séparait. Nous ne jugeons jamais les choses du même esprit ; nos sentiments étaient aussi dissemblables que possible, mais du moins avais-

je un certain respect de son caractère. Maintenant que je sais la félonie qu'il a commise j'ai pour lui un mépris immense.

Devais-je le lui témoigner? devais-je, sur-le-champ, commettre un éclat irréparable? Je demeurais hésitant, toujours accroché à l'échelle. Enfin je montai. Le bruit que je fis révéla ma présence. Hartig détourna la tête.

— Ah! vous voilà, lieutenant, fit-il d'un ton qui ne trahissait aucune surprise... Il était question de vous, de votre indulgence excessive... Cet impudent vient de me confesser sa faute. Il lisait vos papiers et vous ne l'avez pas puni... C'est trop de bonté... Je l'ai puni pour vous... Il y a de certaines indulgences qui nuisent à la discipline générale.

Je regardais bien Hartig en face, dans les yeux. Je soutenais son regard. J'eus envie de lui dire son fait. Je me retins et je répliquai simplement :

— J'ai cru lui trouver quelques circonstances atténuantes...

— Il n'en avait pas, répondit Hartig.

Comment vais-je faire pour vivre avec cet homme désormais?... Brutal, intrépide et barbare, je ne l'aimais pas, je vous le répète, mais j'admettais que son caractère n'allât pas sans une certaine noblesse... Mais si cette noblesse n'existe point, si ce hobereau n'est qu'un faquin... comment pourrai-je dorénavant supporter sa présence, exécuter ses ordres?

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

Une publication  
merveilleuse !!!

EN VENTE  
PARTOUT

Photographies en couleurs prises,  
parfois, sous le bombardement !

## Verdun

Vaux, Douaumont, le  
Mort-Homme, la Cote 304,  
le Ravin de la Mort, etc.

PHOTOGRAPHIES DIRECTES  
EN COULEURS

et Texte de GERVAIS-COURTELLEMONT

Série en 4 Fascicules

qui paraîtront successivement les  
1<sup>er</sup> et 15 Octobre, 1<sup>er</sup> et 15 Novembre

Le Fascicule : 1 fr. 50

Dans chaque fascicule, 20 reproductions  
artistiques sur beau papier couché fort.

L'ÉDITION FRANÇAISE  
ILLUSTRÉE — PARIS  
30, rue de Provence

Le plus bel ouvrage  
sur la Guerre !!!

La collection de notre pathé-  
tique roman cinématographique  
adapté par Guy de Téramond  
RAVENGAR est en vente dans  
les bureaux de l'Édition Fran-  
çaise Illustrée, 30, rue de Pro-  
vence, Paris. — Envoi franco  
contre un mandat de 2 fr. 90.



LA VISITE D'UN ALLIÉ : LE ROI D'ITALIE SUR NOTRE FRONT



La réception du roi Victor-Emmanuel à Dannemarie.



Le roi et M. Poincaré en auto.



Des petites alsaciennes offrent un bouquet au roi.

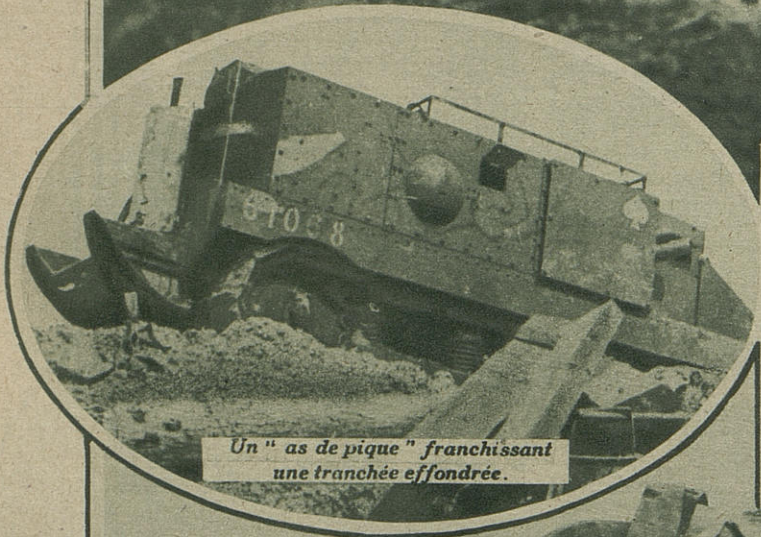
En compagnie du président Poincaré et de tout un brillant état-major de généraux, le roi d'Italie vient de visiter le front français. Il a parcouru l'Alsace, les champs de bataille de Verdun, l'Aisne, les terres reconquises de la Somme. Partout, sur cette terre sacrée de l'Alsace, à Thann, à Massevaux, des fillettes en costume traditionnel

l'ont salué aux cris de « Vive la France, vive l'Italie ! » tandis que les vieux qui ont souffert sous la botte allemande criaient à leur tour : « Pas de plébiscite ! » Et ce n'était pas seulement la voix de l'Alsace-Lorraine que le roi entendait, c'était celle de Trente et de Trieste dont le sort est si intimement uni à celui de nos provinces volées.





Un cacolet venant chercher des blessés en première ligne.



Un " as de pique " franchissant une tranchée effondrée.



Un blessé ramené d'un blockhaus.



Le départ d'une ambulance de la Red Cross.

Le martèlement ininterrompu auquel se livre l'artillerie britannique dans les Flandres fait prévoir un nouveau repli stratégique des troupes allemandes. Mais, Sir Douglas Haig laissera-t-il à celles-ci les loisirs d'opérer tranquillement cette savante retraite? C'est d'autant plus douteux que les actions d'artillerie de nos alliés sont toujours suivies d'audacieux coups de main qui atteignent tous leurs buts. Les tommies gagnent du terrain et cela sans grandes pertes, ce qui est d'autant plus appréciable.



# LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

La côte

La pluie ruisselait le long des vitres de la lanterne posée sur la soue où le cochon fouillait du groin une marmite sonore et mal équilibrée.

La maison, plongée dans l'ombre impénétrable, ne se révélait pas tout de suite.

On apercevait incontestablement une seule petite lueur : celle de la lanterne ; des flaques d'eau qu'un reflet doré décelait traitressement.

Une porte ouverte quelque part dans le noir, vomit comme un four à puddler la lumière d'une lampe à pétrole. Une silhouette féminine s'encadra entre les chambran-

les ; des sabots claquèrent et traînèrent sur la pierre du seuil.

— Oh ! gast ! attend, va !

L'interjection et le conseil s'adressaient au porc exalté, qui se tint coi.

Alors une voix nasillarde pleura derrière le petit comptoir que l'on apercevait vaguement derrière une grande table encombrée de bouteilles vides.

— Adrienne, avez-vous donné à manger au chat ? Quel temps, ma doué ! et M. Krühl qui n'est pas rentré.

— Oui, M'dame ! Certainement, M'dame, fit Adrienne.

— Et quand il va rentrer avec ses vêtements mouillés, gémit l'autre femme, il pourrira encore le plancher de la chambre. L'entendez-vous, Adrienne ?

— Oui, M'dame. J'entends son pas.

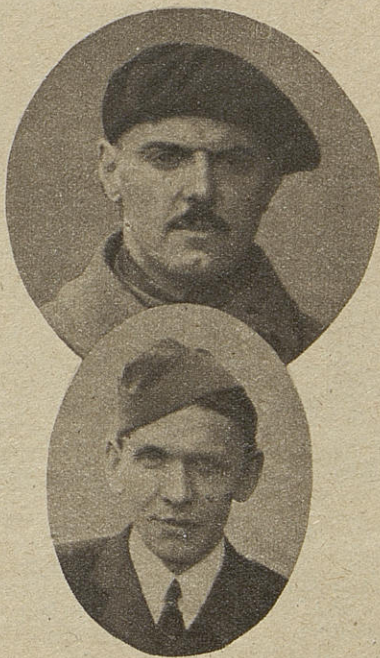
En effet, de gros souliers entraient en lutte avec les cailloux de la côte. Quelques injures adressées aux auteurs responsables de cette mise en scène indiquèrent nettement que celui qu'on attendait ne tarderait pas à sortir du mystère.

Subitement, après avoir posé sans hésitation un pied dans une flaque d'eau profonde, M. Krühl, soufflant et de fort mauvaise humeur, pénétra dans la grande salle de l'hôtel Plœdac dont Adrienne, la servante, se hâta de fermer la porte.

— Vous appelez ça un temps, dit-il en s'adressant à une vieille femme portant la coiffe de Moëlan, et la collette blanche des dames de Quimperlé.

— Mon pauvre

Pierre Mac Orhan, l'auteur du "Chant de l'Equipage"



Gus Bofa qui l'illustre

Le roman dont nous commençons aujourd'hui la publication a été spécialement écrit pour nos lecteurs par Pierre Mac Orhan, le puissant écrivain du *Rire Jaune*, de l'*U-713*, et de cette admirable série de récits : *Les Poissons morts* qui l'ont placé au tout premier rang parmi les jeunes de la littérature contemporaine. Dans *Le Chant de l'Equipage*, les lecteurs de *J'ai Vu* auront la bonne fortune de retrouver, exaltés au plus haut point, tous les dons qui mettent si fort en relief la personnalité de Pierre Mac Orhan une langue neuve et pleine de saveur, l'art

de créer et d'animer des personnages, de l'humour et surtout cette merveilleuse, cette unique faculté d'invention qui le fait se mouvoir sans effort avec d'un mage — qui serait en même temps le plus rigoureux des logiciens — dans les aventures merveilleuses qu'il imagine. Ajoutons que *Le Chant de l'Equipage* sera illustré par Gus Bofa, un autre blessé de la guerre comme Pierre Mac Orhan. On connaît le grand talent de l'artiste et sa remarquable fantaisie. Elle s'adapte ici au texte de l'auteur dans une collaboration étroite et fraternelle.

Monsieur Krühl, ma doué ! Adrienne va vous faire chauffer un grog.

— Parfaitement, déclara M. Krühl. Elle va me faire chauffer un grog avec du tafia. Ça lui ira mieux au teint que de rester là à me contempler avec des yeux comme des melons d'eau.

— Ma doué !

La jeune Bretonne s'engouffra dans la cuisine et M. Krühl, ayant accroché son imperméable à un clou, allongea ses jambes, revêtues de gros bas de laine, dans la direction des quelques bûches qui achevaient de se consumer.

C'était un fort gaillard d'une cinquantaine d'années. Les cheveux grisonnaient aux tempes. Il rasait sa barbe et sa moustache, son cou énorme se mouvait à l'aise dans le col d'un chandail de laine d'un vert délicat.

Il était vêtu en homme de sports, et portait sur sa tête imposante une casquette de lainage verdâtre. Les souliers de chasse valaient,

pas à un mètre. J'ai exploré toutes les fondrières de la route et j'ai constaté la profondeur de tous les fossés... Tu peux aller te coucher, ma belle, dit-il en regardant Adrienne, ça t'ira aussi bien que de rester là à te balancer comme un fanal au bout d'une corde.

— Ah ! glapit la vieille dame, et la lanterne qui est restée dehors, Adrienne !

La servante, ayant réparé cet oubli, revint dans la grande salle. M<sup>me</sup> Plœdac tricotaît. Krühl bâillait, les joues enfoncées dans le col de son chandail.

— Pointe est-il venu ? demanda-t-il entre deux bâillements.

— Nous ne l'avons pas vu aujourd'hui.

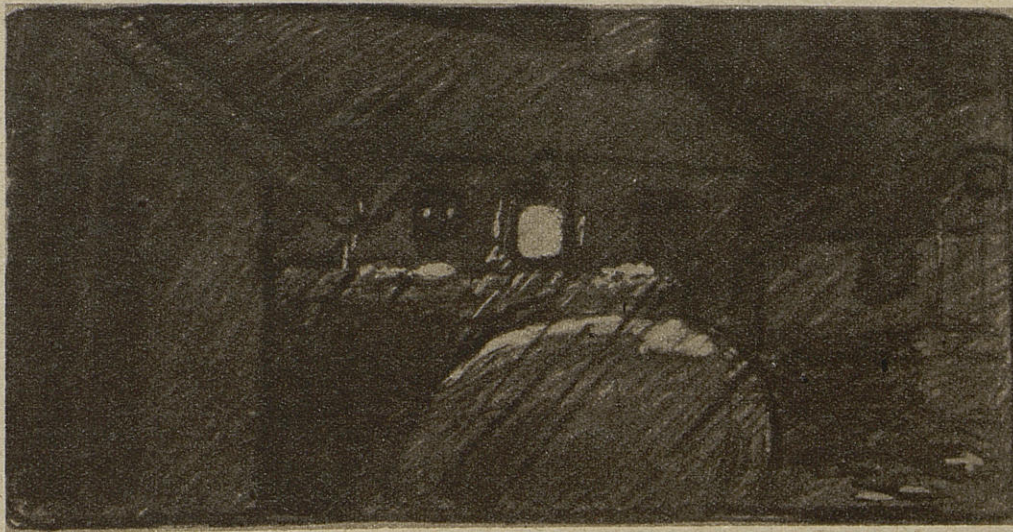
— Evidemment il a dû rester à Pont-Aven. Le douanier n'est pas venu, non plus ? Non... Et toi, Bilitis, tu ne sais pas jouer aux cartes, naturellement.

La servante se mit à rire.

— Comment qu'vous avez dit, Monsieur Krühl, Bili... ?

Tiens, chante-nous quel que chose, Adrienne... quelque chose en breton... Non ? Mon Dieu, que tu es bête ! Alors ne chante pas.

— La petite Mary-Yvonne est venue, avec son chien qu'elle appelle son compère, déclara M<sup>me</sup> Plœdac sans lever le nez ; c'est une vraie fille de la côte, elle mange la cotriade et boit du cidre avec les pêcheurs. Car nous avons eu aujourd'hui une barque degâvres. Des vieux. Il n'y a plus que de vieux, maintenant. Le fils à Moreau a été tué aussi. Son père, vous savez bien, celui que vous avez vu ici en permission, il est à



La maison, plongée dans l'ombre impénétrable, ne se révélait pas tout de suite



bord d'un patrouilleur. M. Krühl ne répondit pas.

Il regarda le plafond et lança la fumée de sa pipe sur une araignée glissant comme une goutte d'eau au bout de son fil.

— Ah ! madame Plœdac, c'est la guerre, et je n'en vois pas la fin. Qu'est-ce qui reste ici ? comptez un peu... Il y a Pointe. Pointe est plus saturé d'alcool qu'un alambic; ma parole, je n'ose plus allumer ma cigarette à côté de lui. Moreau répète tout le temps la même chose et bébé Salé prépare avec ardeur sa troisième attaque d'apoplexie. Vous me direz que je peux aller à Paris, puisque j'ai de l'argent. Bien entendu. Ça ne me vient pas à l'idée. Aujourd'hui j'ai été à Belon. J'ai vu Boutron. C'est un gars qui n'est pas bête, dame non. Il m'a raconté des histoires sur Tahiti et sur la négresse qui habitait ici avec un peintre.

— C'est tout nouër, dit Adrienne.

— Elle n'est pas encore couchée ! hurla Krühl. Donne-moi mon grog et je t'ordonne de disparaître, de te dissoudre dans l'ambiance, de t'amalgamer avec l'escalier en bois et les accessoires sordides de ta chambre à coucher.

— Allez, Adrienne, dit M<sup>me</sup> Plœdac.

— C'est un sale temps de cafard, soupira Krühl ; je ne sais plus... Je ne sais même plus si je suis fort. Il regarda ses bras et ses mollets.

— C'est pourquoi, maman Plœdac, je vais aller me mettre dans les toiles. Il n'y a rien de neuf sur le journal ?

Krühl monta. Sa chambre donnait sur la mer. Il eut à lutter contre ses contrevents qui claquaient.



Le lendemain, le temps se découvrit. Un soleil de fin d'hiver, pâle comme une rouelle de citron, éclaira les tas de goémons et les rochers de la côte. L'île de Groix, à l'horizon, s'allongeait sur l'eau comme un croiseur de bataille.

Alors l'auberge Plœdac révéla les détails de son architecture, sa terrasse, où des têtes de thons achevaient de pourrir depuis l'été dernier.

Krühl passa sa blouse de chasse, mit sa casquette et descendit dans la salle à manger où son déjeuner du matin l'attendait.

Les deux Bretonnes s'affairaient dans la cuisine. Krühl, son café au lait absorbé, promena ses yeux autour de lui.

La petite salle blanchie à la chaux et la grande table déserte accrurent son indécision. Les mains dans les poches, il arrêta ses regards sur la cloison de bois que des artistes de passage avaient décorée.

On voyait un soldat d'infanterie croisant la baïonnette; une date : 27 juillet 1914, puis des signatures et des numéros de régiment.

Krühl resta quelques minutes en contemplation devant l'esquisse et les inscriptions qu'il connaissait cependant par cœur.

— C'est un panneau qui vaudra la peine d'être retrouvé dans cent cinquante ans, pensa-t-il à voix haute. Il n'en faut pas plus pour imaginer une petite histoire qui ne manquera pas d'émotion.

En sifflant, il prit sa canne et se dirigea vers la côte.

La mer était déserte.

La grande silhouette de Krühl animait seule le paysage. Dominant le roulement familier du flot montant, des mouettes invisibles piaillaient.

A grandes enjambées, les mains croisées derrière le dos, Krühl contourna le sémaphore et prit la lande.

Il rencontra des petites filles en coiffes, habillées comme des femmes. Elles chantaient. Quand elles eurent aperçu Krühl, elles cessèrent de chanter et passèrent silencieusement à côté de lui, l'une derrière l'autre.

Le paysage autour de Krühl se devinait en grandes lignes simples, sous un ciel de nacre infiniment délicat. Deux traits souples, comme tracés par le pinceau élégant d'un artiste japonais, indiquaient les collines jumelles qui bordaient la rivière de Belon dont l'estuaire s'étalait comme une nappe d'étain fondu.



Adrienne portant le liquide s'empressa...

Une mélancolie pénétrante enveloppait les choses et le petit moulin mort dont les ailes étaient immobilisées dans le sens de la croix latine.

Le vent soufflait du large, les barques amarées dans le petit port dansaient sur leurs ancres ou le long du quai. Krühl, les mains dans les poches, la casquette enfoncée sur les oreilles, se hâta de descendre la côte, pour atteindre au plus vite le cabaret de Boutron.

Le vieux matelot, sur le seuil de sa porte, détachait avec un couteau de gabier la boue qui moulait ses sabots.



— Mon pauvre M. Krühl, ma doué ! Adrienne va vous faire chauffer un grog, dit M<sup>me</sup> Plœdac.

En voyant Krühl, il entr'ouvrit sa bouche édentée pour sourire sans lâcher sa pipe en patte de tourteau. Une pipe où l'on avait gravé, avec une pointe de clou, une frégate avec toutes ses voiles, une crucifère avec les initiales de Boutron sur les pétales.

Sans parler les deux hommes se tendirent la main. Krühl commanda du vin blanc de Nantes et deux douzaines d'huîtres. Boutron remplit son verre d'un tafia très édulcoré.

Ils burent, trinquèrent, claquèrent la langue.

— C'est pus que d'eau, dit Boutron en désignant le tafia.

— Bouh ! bouh, peuh ! souffla Krühl. C'est comme ce Muscadet...

Boutron ouvrait les huîtres, le dos appuyé contre les portes de son lit sculpté.

— Tu connais la Guadeloupe ?

— Ah ! ah ! ricana Boutron, et la *Martinique*.

— As-tu visité l'île de la Tortue ?

— Mo pas commin !

— L'île de la Tortue, mon vieux, c'est au nord de Saint-Domingue. Tu aurais pu passer par là, c'était autrefois le centre de la fibuste. Les gentilshommes de fortune fréquentaient cette petite île, et à mon avis ça devait être plutôt curieux. As-tu vu bébé Salé ?

Boutron s'arrêta de danser, les yeux rieurs. Il haussa les épaules.

— Tiens, fit Krühl, il n'y a pas moyen de causer avec toi, tu es encore ivre.

— Rrr roua roua ! aboya Boutron, qui, outre plusieurs dons naturels, possédait celui d'imiter le fox-terrier. C'était un de ses succès à chaque pardon de Lenriotte à Moëlan. Il se chargeait à lui seul de poser des questions et de donner la réponse à tous les chiens du pays pour la plus grande joie des filles de la sardinerie.

— Ah ! ferme ! ferme, menaça Krühl. Tu ne chanterais pas comme ça si ta femme était ici.

A cette idée, le sourire de Boutron se figea, ses yeux clairs connurent une seconde d'affolement. Il passa plusieurs fois ses mains de singe dans le collier rude de sa barbe blanche.

Puis il se mit à préparer les poissons pour la soupe. Krühl, devant la fenêtre, contemplait la petite rue déserte en se rongant les ongles. Il regarda sa montre, bâilla, revint à la table où il acheva de vider son verre.

— Vous ne déjeunez pas ici, Monsieur Krühl ?

— Non, je ne sais pas. J'ai envie d'aller jusqu'à Pont-Aven. Pointe doit être là-bas avec bébé Salé. Est-ce qu'il y a du monde à Pont-Aven ?

— Ah ! dame non, dit Boutron, c'est comme partout, comme à Riec, comme au Pouldu.

— Est-ce qu'il pleuvra, Boutron ?

— Oh ! dame non, à moins que ça ne soye qu'un p'tit grain.

— Au revoir !

II

LE HOLLANDAIS

M. Joseph Krühl avait dépassé la cinquantaine et, comme nous l'avons dit, c'était un homme d'une force rare. Né à Sluis, petite ville de Hollande, il vivait en France depuis l'âge de dix ans et la déclaration de guerre de l'Allemagne l'avait laissé indécis et désolé dans le petit port breton où il habitait.

depuis plusieurs années, l'hôtel de M<sup>me</sup> Plœdac.

Il était venu par hasard dans ce coin perdu de la Bretagne pour passer un mois au bord de la mer. Il n'était jamais reparti, se complaisant au mi-



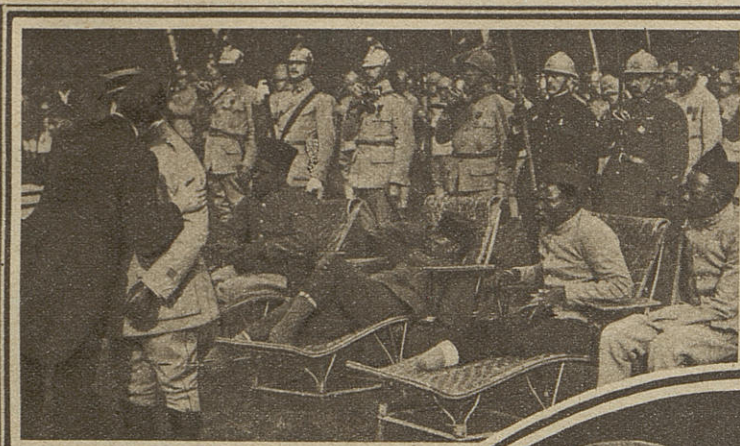
DANS CETTE CRIQUE, FURENT SURPRIS ET COULÉS TROIS SOUS-MARINS ALLEMAND



Cette petite île grecque est située près de la côte de la Hellade et sert maintenant de poste d'observation à nos veilleurs. Naguère, lorsque Constantin faisait contre nous la politique que l'on sait, elle servait de refuge aux sous-marins de l'ennemi qui venaient s'y reposer la nuit sur les fonds sablonneux de l'anse où l'on voit des barques de pêche. Nos patrouilleurs l'apprirent ; une nuit, après avoir franchi le léger barrage de mines derrière lequel les pirates se croyaient inviolables, ils pénétrèrent dans la baie. Dès qu'ils purent distinguer les masses grises des sous-marins, ils firent feu de toutes leurs pièces. Et les pirates furent coulés avec leurs équipages.



# EN MARGE DE LA GUERRE



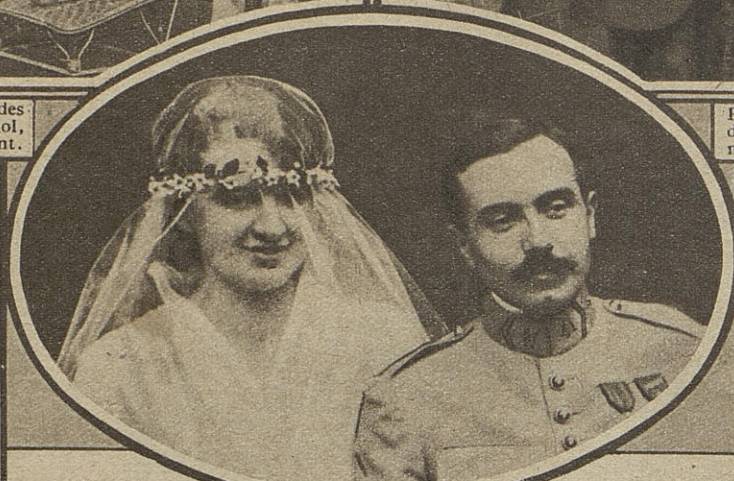
M. René Besnard décore, en présence des soldats nègres, le médecin-major Silhol, médecin chef du Jardin colonial à Nogent.



Pour reconnaître leur dévouement à la France, des fonctionnaires coloniaux reçoivent des mains de M. René Besnard le Dragon d'Annam.



Le général Bliss, le nouveau chef de l'état-major américain.



A Londres, le comte Alp. de la Bourdonnaye épouse Mlle E. de la Panouze, fille de la Présidente de la Croix-Rouge française en Angleterre.



Le capitaine Heurteaux, le nouveau chef de l'escadrille des Cigognes.



M. Monier, premier président à la Cour d'appel, déferé devant ses pairs pour ses relations avec Bolo.



L'infatigable M<sup>e</sup> Bonzon, avocat de Bolo, Turmel et consorts.



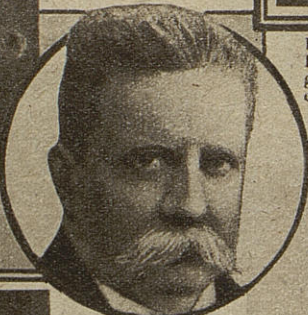
Le fameux Bolo, dit Bolo Pacha, accusé d'intelligence avec l'ennemi et interné à la prison de Fresnes.



Von Jagov, qui versa à Bolo sa première subvention.



Le capitaine Bouchardon, rapporteur au conseil de guerre des instructions Bolo, Duval, Turmel, etc.



Le socialiste Branting, qui va prendre la tête du gouvernement suédois.



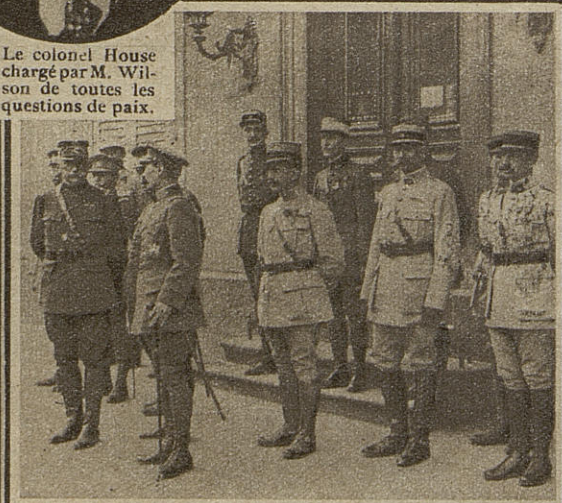
Le colonel House chargé par M. Wilson de toutes les questions de paix.



Les filles du roi d'Italie: princesses Yolande, Mafalda et Jeanne de Savoie, en infirmières au milieu des blessés.



Au Bois de Boulogne: Toilette en ratine blanche pour les derniers soleils de septembre.



Un général chinois, assiste dans les Vosges à la revue de la ... division sous les ordres du général d'A....



*J'ai vu.*

M. WILSON DIRIGE LUI-MÊME LA CONSCRIPTION AMÉRICAINE



Le speaker du Congrès et M. Joë Cannon défilant devant M. Wilson avec les délégués du Congrès.

Le recrutement de la formidable armée que les États-Unis d'Amérique veulent masser sur le front occidental pour donner le coup décisif à la puissance allemande se poursuit sans trêve. Le Président Wilson lui-même a passé en revue les recrues à Washington et se mettant à leur tête, accompagné des ministres et des membres du Congrès, a parcouru toutes les grandes voies de la capitale pour montrer leur devoir à tous les Américains en état de porter les armes et leur signifier que l'heure est proche de tous se serrer autour du drapeau étoilé.



M. Wilson passe en revue les recrues devant la Maison Blanche.

# URODONAL

pour le front

Rhumatismes  
Goutte  
Gravelle  
Artério-  
Sclérose  
Aigreurs

Établiss. Chatelain,  
2 bis, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon franco 7 fr. 20, les 3 flacons éco 20 francs. Envoi sur le front.



Dans toute cantine d'officier, dans tout sac de soldat, doit se trouver un flacon d'URODONAL

Communications: Académ. de Médecine (10 novem. 1908); Acad. des Sciences (14 decem. 1908).

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

— Mairaines! n'oubliez pas de joindre à tous vos envois sur le front, un flacon d'URODONAL

**L'OPINION MÉDICALE :**

« L'Urodonal n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine; il agit en outre préventivement sur sa formation, s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. »

Dr P. SUARD,  
Ancien Professeur agrégé aux Ecoles de Médecine navale, ancien Médecin des Hôpitaux

# GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.

Exigez la nouvelle forme en comprimés très rationnelle et très pratique.

**L'OPINION MÉDICALE :**

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite, et en toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu: « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

Dr HENRI RAJAT,  
Docteur ès sciences de l'Université de Lyon, chef du Laboratoire des Hospices Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Se trouve dans les Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue Valenciennes, Paris, et dans toutes pharmacies. La grande boîte 1<sup>re</sup>, 6 fr.; les 4 franco, 22 francs.

Communication à l'Académie de Médecine (14 octobre 1913)





LE ROI D'ITALIE SUR LE FRONT FRANÇAIS, EN COMPAGNIE DU PRÉSIDENT POINCARÉ, DES GÉNÉRAUX FRANCHET D'ESPEREY HUMBERT, DUPARGE, PÉTAÏN, ET D'OFFICIERS D'ORDONNANCE, S. M. LE ROI VICTOR EMMANUEL DESCEND D'UN OBSERVATOIRE SUR LE FRONT DE VERDUN QU'IL EST ALLÉ EXAMINER À LA JUMELLE LE FRONT DE BATAILLE.